

GRENIER Jean, 1898-1971

Jean Grenier est né à Paris mais c'est cependant la Bretagne, où il passe enfance et jeunesse, que l'on doit considérer comme son pays d'origine, dont les brumes et les grèves, les paysages indéterminés, nourriront les premières rêveries sur l'inconstance et l'inconsistance du monde. Après des études marquées essentiellement par les pensées de Schopenhauer et Jules Lequier — auquel il consacra sa thèse — il passe en 1922 l'agrégation de philosophie. Commence alors une longue carrière de professeur, essentiellement dans les pays méditerranéens dont la franche lumière, et la ferveur de leur assentiment à la vie, constitueront en quelque sorte le second pôle de sa sensibilité. C'est d'abord Albi, puis en 1930, Alger où il a pour élève le jeune Albert Camus (naîtra alors entre eux une profonde et pudique amitié), Naples, puis aux Universités d'Alexandrie et du Caire. Il obtient en 1968 le Grand Prix national des Lettres et termine sa carrière magistrale à la Sorbonne où la chaire d'esthétique lui est confiée. Il mène alors, entre Bourg-la-Reine et Lourmarin, une existence essentiellement consacrée à l'écriture, donnant méditations philosophiques et poétiques, romans, critiques d'art, traduction du sceptique grec Sextus Empiricus, etc. Il meurt le 5 mars 1971. Telle est sommairement la biographie tranquille de celui qui, lorsqu'il livra ses mémoires, posthumes, le fit sous le titre *Mémoires intimes de X...* Nulle existence ne fut plus réservée.

Alors qu'on attendait des philosophes qu'ils livrent ou cautionnent de tranquillisans dogmatismes, il fut le premier en 1937, bien avant la « Nouvelle Philosophie », à démonter et dénoncer celui de la pensée marxiste, en son *Essai sur l'esprit d'orthodoxie*. Non, ce n'est pas à Grenier qu'il faut demander doctrines ou slogans, ni même la sécurisante mécanique de systèmes bien agencés, toutes habiles et spectaculaires jongleries de concepts dont s'enchantent les intelligentsia. Après saint Augustin,

Montaigne, Pascal, Rousseau, Kierkegaard, Schopenhauer, Nietzsche, Unamuno, Berdiaev et Lequier, il s'inscrit dans cette lignée de philosophes qui tiennent en méfiance la pensée pure pour trop savoir que, justement, pure, l'existence ne l'est pas.

Toute pensée est un cache-misère parce qu'abstraite et générale. Or toute existence est individuelle », écrit-il. Bien loin, donc, de l'existentialisme (l'étrange mot, dont le suffixe suffit à démentir le radical!), Grenier est philosophe de la plus immédiate, souvent de la plus quotidienne existence. La mort d'un chien, la difficulté de choisir ce stylo ou cet autre, voici d'où partent ses méditations et, quant aux « formes *a priori* de la sensibilité », voici ce qu'elles deviennent sous sa plume : « L'espace? C'est la courbe d'une épaule, l'ovale d'un visage. Le temps? C'est la course d'un jeune homme d'un bout de la plage à l'autre. » Les philosophes un peu plus haut cités ont aussi en commun d'avoir été de remarquables écrivains. C'est sans doute que toute pensée se mue en poème à mesure qu'elle se fait confrontation désespérée à l'Absolu, dès lors qu'elle délaisse les réductions et séductions de l'intelligible pour le vertige de l'ineffable. L'écriture alors, constatant la fallacieuse inanité du discours, cesse d'être exposée pour s'approcher du chant, devient signe risqué entre l'insignifiant et l'inassignable. Ainsi en va-t-il pour Grenier, poète inavoué, ayant demeure en l'inconfort d'une lisière, au-delà de la pure philosophie qui lui est insuffisante, en deçà d'une mystique franche qui lui est impossible, trop mystique pour se satisfaire de la démarche du philosophe, trop philosophe pour consentir au saut du mystique. Aussi son oeuvre manifeste-t-elle avec une rare acuité la situation tragique de ceux qu'Hadewich d'Anvers dit, admirablement, « ivres d'un vin qu'ils n'ont pas bu » : l'Absolu.

Il n'en avait qu'humé les effluves, un jour : « Quel âge avais je? Six ou sept ans, je crois. Allongé à l'ombre d'un tilleul, contemplant un ciel presque sans nuages, j'ai vu le ciel s'engloutir dans le vide (...) De cette date commença pour moi une rumination sur le peu de réalité des choses. » Dramatique intuition de la vacuité et de la relativité, qui induit une nostalgie tout aussi forte de la plénitude et de l'Absolu. C'est ainsi que l'on entre en philosophie, « état de rupture avec le monde, qui contraste avec l'état de communion où vit l'enfant et l'homme qui jouit innocemment de ses sens ». « La contemplation de l'Absolu a pour effet de paralyser l'homme et de lui rendre non seulement inexplicable, mais étranger, le monde où il est condamné à vivre. » La pensée de Grenier naît de ce sentiment de l'écart, de l'exil, de cette inquiétude existentielle dont saint Augustin est peut-être le premier à parler : « Tu nous a fait pour Toi, et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il repose en Toi. » En attendant, nous sommes des « Iles », qu'un infranchissable océan sépare du continent sûr de l'Absolu. Nous sommes exilés dans le doute quant à la connaissance, dans l'hésitation quant à l'action, et n'aspérons qu'à la certitude et à l'assurance. Comment aurions-nous cette « pureté de cœur » dont parle Kierkegaard « qui est de ne désirer qu'une seule chose », alors que cette unique chose que nous désirons est hors notre portée? Cette « pureté de cœur » est le lot de l'arbre ou de l'animal, solidaires de leur nature, en adhérence plénière à ce qu'ils sont. Elle n'est pas le lot de l'homme qui, non content d'être ce qu'il est, veut être aussi ce qu'il n'est pas. A nous le tragique, cette fissure, et ce désespoir devant « l'impossible union entre ce que je suis et ce que je veux être ».

On comprend de ce fait que les thèmes du choix et de la liberté tiennent une place centrale chez Grenier. Cette liberté, apanage de l'homme, signe de sa misère et de sa grandeur, que dois-je, que puis-je en faire? Certes, l'homme est le seul être qui puisse choisir son être, et ses actes. Mais comment choisir, dès lors que : « Du moment où le superlatif nous est inaccessible, le comparatif n'a plus de sens »? Immergées dans le relatif, toutes les valeurs s'équivalent et, de ce fait, s'annulent. L'Absolu, qui est pour Grenier ce qu'il est pour l'étymologie, le « délié » ne fait pas de confidences, n'impose nulle voie qu'il suffirait de suivre.

De plus, la liberté ne peut exister que dans le rejet des valeurs. Les poser, choisir telle ou telle revient à s'y soumettre. La liberté n'est jamais si totale qu'en puissance, sitôt mise en acte, elle s'engage dans un défilé de « situations » qui la réduiront inexorablement. Aussi Grenier aspire-t-il, au contraire de l'existentialisme sartrien, à une liberté de non-engagement, et n'est-il pas éloigné d'adresser à l'Absolu cette prière : « Délivre-moi du mal, c'est-à-dire de la croyance que quelque chose soit à éviter, et par conséquent de la peur et du scrupule. Délivre-moi du bien, c'est-à-dire de la croyance que quelque chose soit à désirer et par conséquent de l'envie, de la jalousie, de la cupidité et de l'orgueil. Donne-moi la liberté du vent. » Nous surprenons l'inquiet tenté par les quiétismes. Il va s'intéresser aux spiritualités, orientales pour la plupart, qui ont poursuivi cette « liberté du vent » et pensé, comme il y serait porté, que le meilleur usage possible de la liberté est de n'en point faire usage. On le sent près d'être séduit par le taoïsme et sa doctrine du *wou-wei* ou non-agir, le sage s'abandonnant totalement à l'inappréciable ordre du monde, s'abstenant de tout dessein propre ou de toute réaction qui en pourrait perturber l'excellence. Mais cette « non-morale » suppose bien évidemment une métaphysique de l'Absolu immanent au monde et à son jeu. Et c'est là la deuxième tentation, panthéiste, de Grenier. Le « Tout Autre » deviendrait ainsi le Grand-Tout où il n'y aurait plus qu'à se fondre. Grenier avoue d'ailleurs connaître, et les décrit superbement, de ces brèves extases, véritables *satôris*, où la nature se révèle à lui comme immense et parfaite harmonie, ordre auquel il serait délicieux de s'abandonner. S'en serait fini, alors, des hésitations et du doute, des inquiétudes et de l'angoisse. Et donc du tragique. Mais de l'humain. par conséquent, dont ce serait alors se désolidariser en échange du « stupide bonheur des pierres » dont parlait Camus.

Et c'est au nom de l'humain, en un retour à l'homme et à sa condition précisément séparée (par quelque catastrophique et/ou heureuse rupture) de la nature, de sa fatale et inconsciente symphonie, que Grenier résistera à cette double tentation quiétiste et panthéiste. Dès lors, il passera d'une quête d'indifférence à une bienveillante non-différenciation. Tout va s'équivaloir, mais tout va valoir. Il pense « avec Leibniz et Goethe, qu'il faut dire oui à tout ce qui vit », mais ce sera chez lui un oui réservé, presque ironique, fort éloigné de l'affirmation paroxystique d'un Nietzsche. Il portera son attention au futile, au quotidien, s'attachera à extraire l'essentiel de l'anodin, s'adonnera aux jeux du style, aux ivresses légères des éruditions inutiles, aux joies nuancées de la contemplation esthétique, aux douces dérives de l'humour. « Tout ce que l'on apprend est misérable, mais il n'est pas misérable d'apprendre le jeu de patience qui nous fait attendre la fin. » Son dernier texte fut une méditation sur... l'escalier. Aux grandes questions de la métaphysique, les réponses de Grenier finirent par ressembler aux *Koans* du zen, en leur vivante, vigoureuse, revigorante dérision.

La démarche de Grenier a donc ceci de remarquable qu'elle manifeste avec une rare puissance, qu'il n'est point pour l'homme d'issue au tragique, à moins d'une trahison de l'humain en ce qu'il a d'essentiel. Après avoir examiné et repoussé toutes les tentations de sérénité, il apparaît comme acculé (« Tout chemin de la connaissance est un chemin de Damas ») à une sagesse abrupte, consistant en un assentiment au tragique lui-même, à « pousser jusqu'au bout l'homme dans le sens de sa misère, et dans celui de sa grandeur, comme font les deux branches de la Croix. Ce n'est pas une neutralité, c'est un écartèlement de toutes les puissances de l'être, écartèlement qui, par un paradoxe inouï, doit aboutir au bonheur et à la paix parce qu'il a pour centre d'unité et comme point de rassemblement non pas un principe abstrait, mais un médiateur, un dieu-homme ». Cette sagesse paradoxale, nous la reconnaissons, c'est la folie chrétienne, dont Grenier apparaît, après Pascal, comme un 'apologiste, mais un apologiste en creux. De sagesse abordée en sagesse repoussée, il nous conduit au délire d'admettre que « la félicité ne se sépare pas du tragique, elle en est le sommet ».

*Les Iles*, Paris, Gallimard, 1933; *Essai sur l'esprit d'orthodoxie*, Paris, Gallimard, 1938; *Absolu et choix*, Paris, puF, 1941; *Entretiens sur le bon usage de la liberté*, Paris, Gallimard, 1948; *A propos de l'humain*, Paris, Gallimard, 1955; *Lexique*, Paris, Gallimard, 1955; *Les grives*, Paris, Gallimard, 1955; *L'existence malheureuse*, Paris, Gallimard, 1957; *Sur la mort d'un chien*, Paris, Gallimard, 1957; *L'esprit du Tao*, Paris, Aubier-Montaigne, 1958; *Essai sur la peinture contemporaine*, Paris, Gallimard, 1958; *Inspirations méditerranéennes*, Paris, Gallimard, 1961 ; *La vie quotidienne*, Paris, Gallimard, 1968; *Albert Camus*, Paris, Gallimard, 1968; *Entretiens avec Louis Foucher*, Paris, Gallimard, 1969; *Mémoires intimes de X...*, Morel, 1971 ; *Voir Naples*, roman, Paris, Gallimard, 1973; *Albert Camus - Jean Grenier, Correspondance, 1932-1960*, Paris, Gallimard, 1981 ; *Jean Grenier - Georges Perros. Correspondance*, Quimper, Calligrammes, 1981.

—> Gérard Barrière, *Jean Grenier ou les tentations de quiétude* (à paraître), Quimper, Calligrammes.

Gérard BARRIÈRE.